

LE NARCISSISME PATERNEL

Joëlle Lanteri – Psychanalyste

PAPA TU FAIS CHIER !

Quand une enfant devient la Loi que son père n'a jamais su incarner

Chapeau – Quand la table devient une salle de classe et l'enfant un support narcissique

Dans cette famille, le repas n'a jamais été un espace de chaleur. C'était une salle de classe.

Une scène de domination intellectuelle où le père, enseignant lui-même, transformait chaque échange en contrôle, chaque note en procès, chaque faille en opportunité de déployer son savoir.

La jeune fille n'a pas grandi : elle a été utilisée comme régulatrice du narcissisme paternel, mise au service de son besoin d'être infaillible.

Son anorexie, sa révolte silencieuse, son départ, puis la culpabilité qui l'envahit aujourd'hui face à la maladie du père, dessinent une constellation clinique où se mêlent :

l'emprise, le pacte dénégatif, la parentification, l'abolition des frontières générationnelles, la suppléance de la fonction symbolique et la figure d'Antigone face à Créon.

Voici l'ensemble ordonné.

I. Le repas-salle de classe : quand le père enseigne pour se prouver qu'il existe

Chaque repas rejoue le même rituel :

- Demander les notes,
- Juger le travail,
- Dévaloriser les professeurs,
- Reprendre les cours,
- Refaire lui-même,
- Invalider les apprentissages "venus d'ailleurs".

Ce père ne transmet pas :

- Il supplante.
- Il ne s'intéresse pas à l'enfant :
- Il s'intéresse à la fonction que l'enfant lui permet d'incarner.
- Il rivalise avec :
- L'école,
- Les professeurs,
- La réalité elle-même.

Le repas devient une scène de compulsion démonstrative. L'enfant devient un support narcissique.

La filiation se transforme en toile d'araignée mortifère.

II. Le père araignée : emprise, capture et abolition des frontières

Ce père ne reconnaît aucune frontière générationnelle.

- Il colonise le psychisme de l'enfant.
- Il ne transmet pas, il envahit.
- Il ne structure pas, il capture.
- Il ne protège pas, il absorbe.

L'enfant n'est plus sujet : elle est matière première pour son narcissisme.

Tout apprentissage venant de l'extérieur est vécu comme une menace.

L'école devient un adversaire.

Les professeurs, des rivaux.

La filiation se pervertit en appropriation.

III. L'anorexie comme geste politique : ne plus nourrir la machine paternelle

Dans ce contexte, l'anorexie n'est pas un simple symptôme.

C'est un acte politique du corps.

Le seul lieu où l'enfant peut encore dire non.

Le seul espace où le père ne peut pas s'immiscer.

L'anorexie dit :

- Je ne te nourris plus,
- Je ne grandis plus sous ton empire,
- Je ne serai plus ton élève captive,
- Je reprends mon corps,
- Je reprends ma faim,
- Je reprends ma vie.

C'est une lutte d'individuation arrachée dans le silence.

IV. L'écriture sur le mur : premier surgissement du sujet

À 15 ans, elle écrit sur son mur : « Tu fais chier. »

C'est un acte fondateur. Le premier "je" dans un monde saturé par le "il" paternel.

Ce n'est pas une insulte. C'est un acte de survie symbolique.

Elle dit :

« *Regarde-moi enfin autrement que comme ta chose.* »

Cette phrase est un point de rupture : la première fois qu'un bord symbolique existe.

V. Après la fuite : la chute du père privé d'auditoire

- Elle part.
- Elle s'arrache.
- Aussitôt, le père se tait.
- Plus d'appels.
- Plus de reproches.
- Plus d'examens.

Il s'effondre dans un silence glacial, typique des personnalités narcissiques privées de leur "objet-fonction".

La machine ne tourne plus car le moteur, c'était elle.

VI. Le jour où elle fixe ses lois : premier acte d'émancipation symbolique

Il finit par l'appeler. Elle accepte un rendez-vous,

Mais pose :

- Un lieu neutre (restaurant),
- Aucune table familiale,
- Aucune répétition du huis clos,
- Et la règle fondamentale : « je n'obéirai plus à rien. »

C'est un moment clinique d'une intensité rare : Elle réintroduit le père dans l'ordre symbolique, là où il n'avait exercé qu'une loi d'empiétement.

Elle devient la Loi à la place du père.

Il accepte. Il concède. Il s'assoit enfin dans une position d'égalité.

VII. Aujourd'hui, le père est malade : la culpabilité d'emprunt

La maladie du père réactive une culpabilité archaïque :

Est-ce ma faute ?

L'ai-je fragilisé ?

L'ai-je détruit ?

C'est une culpabilité d'emprunt, liée au fait qu'elle a longtemps tenu le rôle de :

- Soutien narcissique,
- Stabilisatrice psychique,
- Étayage émotionnel,
- Ressource identitaire.

Elle croit qu'en partant elle a détruit le père.

En réalité, elle n'a fait que cesser de le porter.

L'effondrement lui appartient.

Pas à elle.

VIII. Antigone devant Créon : la fille qui porte la Loi que le père a désertée

La scène est tragiquement claire.

Le père = Créon, autoritaire, dogmatique, mais fragile sous sa carapace.

La fille = Antigone, seule à incarner une Loi juste, symbolique, vivante.

Elle n'a pas détruit la famille : elle a réparé la fonction de limite.

Le père n'a jamais su dire "Non" à sa propre toute-puissance.

Elle a dû le faire pour lui — au prix de son corps, de sa faim, de son adolescence.

C'est cela, la tragédie :

- Quand l'enfant doit devenir la Loi,
- La frontière,
- L'interdit,
- L'adulte.

IX. La vérité clinique : elle n'a pas fragilisé — elle s'est subjectivée

- Elle ne fragilise pas le père.
- Elle se libère.
- Elle ne détruit pas.
- Elle ordonne.
- Elle n'agresse pas.
- Elle pose une limite.
- Elle ne renverse pas la hiérarchie : elle l'instaure enfin.

Ce n'est pas elle qui est fautive. C'est lui qui n'a jamais tenu sa place.

Elle n'a pas tué le père. Elle a tué la confusion.

X. Ce qu'elle doit entendre aujourd'hui

Elle n'a pas détruit son père. Elle s'est sauvée.

Elle n'a pas commis une injustice. Elle a accompli une nécessité symbolique.

Elle n'a pas failli. Elle a tenu debout.

Elle n'a pas trahi. Elle s'est reconnue.

Elle a été Antigone, mais — et c'est là sa victoire — elle n'a pas à mourir pour cela. Elle peut vivre. Enfin.